

EUTHANASIE

ou droit à la dignité de la vie

Introduction

Récemment on a demandé mon avis quant au sort qui a été réservé à Terri Schiavo qui, suite au jugement d'un tribunal, a été tragiquement abandonnée à la mort par le retrait de la sonde qui l'avait hydratée et nourrie pendant de nombreuses années, alors que son cerveau ne donnait plus de signes d'activité mesurables. Elle est devenue la victime passive de décisions prises par son mari, ses parents, les tribunaux et le gouvernement.

Ce jour là j'ai eu 65 ans et la coïncidence de date m'a fait réfléchir. Si je m'étais trouvé dans la vie professionnelle « normale », j'aurais atteint l'âge de la retraite. Tous nous vieillissons et journalièrement nous devons faire des choix responsables dans notre contexte moral et politique. Nous sommes aussi les témoins d'une culture qui aujourd'hui mène le débat et qui demain pourrait bien décider que des soins appropriés, pour les personnes âgées, ne sont plus supportables.

Une étude de cas en Suisse romande

Cette constatation vient de nous toucher de très près. Debby et moi-même venons de passer par une période dans la vie d'Edith Schaeffer, au cours de laquelle, nous, en tant que sa proche famille, avons dû nous opposer avec force aux médecins qui voulaient simplement la laisser « partir ». Contre l'avis de l'autorité médicale, nous avons ramené Edith Schaeffer à la maison où elle est soignée selon ses besoins. Les médecins étaient arrivés à leurs conclusions suite aux résultats de tests concernant la qualité et l'espérance de vie réduites.

Nous avons réagi lorsque nous avons constaté qu'Edith Schaeffer était sous morphine, sans cause médicale. Ces médicaments l'ont « calmée » et elle était droguée. Elle s'est même endormie lorsque son fils lui parlait. Tout son système était abruti.

La patiente avait été admise à l'hôpital pour être traitée d'un ulcère de l'œsophage et ce problème avait été rapidement résolu. Mais on nous a dit à l'hôpital : « lorsqu'un problème est réglé, d'autres apparaîtront, à son âge. Normalement on donnerait des antibiotiques, mais à son âge ! ». Sans consultation de la famille, des décisions ont été prises d'après lesquelles Edith Schaeffer continuerait la route vers une mort paisible... Son activité mentale avait été évaluée seulement pendant dix minutes, en français (alors qu'elle est anglophone), en l'absence de la famille, alors qu'elle était sous l'effet stupéfiant de la morphine.

Nous étions fâchés et même furieux. Nous avons insisté et prié pour obtenir de l'aide dans notre désir de faire l'impossible pour soutenir Edith Schaeffer dans ses possibilités de vivre, pour jouir de la musique, du contact avec les gens...

Le respect du prochain

Modifier nos propres programmes, réfléchir aux besoins d'une personne pour la nourrir et la désaltérer, pour lui permettre de jouir de conversations et de chaleur

humaine, l'entourer de prières et d'amour ne représentent pas des « soins extraordinaires », à n'importe quel moment de la vie. Etre dépendant des autres pour assurer sa survie n'est pas quelque chose qui commence avec la vieillesse ou qui justifierait le manque d'attention, voire l'abandon. Nous avons tous été si dépendants lorsque nous étions enfants, incapables de survivre sans une aide extérieure constante. Nos parents avaient la connaissance, la patience et l'engagement nécessaires pour pourvoir à nos besoins, alors que nous étions incapables de prendre soin de nous-mêmes et cela pendant de longues années.

Cela n'a pas toujours été plaisant, commode ou valorisant. Les exigences des enfants sont dérangeantes voire contrariantes. Nous sommes pris de court, surpris et parfois limités lorsque nous sommes impliqués dans la vie d'une autre personne. Nous avons été des enfants ayant bénéficié de la bonne volonté de nos parents pour nous donner de la nourriture et des boissons, nous veiller la nuit, changer nos langes et nettoyer nos régurgitations. Etre soumis à des inconvénients n'est pas une raison de se retirer, à moins que l'égoïsme ne nous gouverne ; mais à ce moment-là nous avons affaire à un désordre de la personnalité chez le parent.

L'euthanasie dans le concept de notre culture

La pratique d'une « douce » euthanasie est progressivement considérée et ensuite enseignée dans les milieux médicaux. Cette théorie accepte les plaintes des personnes valides et admet que leurs besoins soient satisfaits, en trouvant une douce solution pour éliminer le problème.

Auparavant, sous l'enseignement du christianisme et du judaïsme, l'être humain se distinguait de toute autre existence, en vertu de sa personnalité, son individualité et son identité spirituelle. Sans le constant rappel de la Bible, l'être humain est maintenant considéré comme un phénomène parmi d'autres, et il est finalement assimilé à toute autre existence. L'homme et la femme deviennent partie de la masse, en passant par une variété de procédés de vieillissement, continuellement en transition pour finalement disparaître comme une goutte d'eau dans l'océan.

L'être humain et son droit à la vie

Mais nous aimerions vivre, ne pas seulement exister pour ensuite être oubliés. Nous souhaitons être aimés, qu'on s'occupe de nous, qu'on nous parle et qu'on nous remarque comme une personne unique, telle qu'elle a été créée pour vivre. La vie, c'est ce que Dieu a créé ; il ne s'agit pas d'une manifestation particulière de l'existence. Nous ne transiterons jamais vers quelque chose d'autre. Chacun de nous est un être unique, avec un nom, une histoire et avec un avenir dans une vie qui n'aura pas de fin.

La perte de la vision biblique, sur les choses essentielles concernant la personne, ouvre la porte à d'autres considérations apparemment plus humaines. Toutefois elles sont cruelles et tranchantes comme une lame et tout aussi efficaces. La douleur, la perte de contrôle, ne plus être au top niveau de ses facultés antérieures, perdre sa forme sont des situations facilement considérées comme des raisons pour préparer prématurément la fin de la vie, avant que les problèmes n'aillent trop loin. Quelle que soit la nature de ces intentions, elles manquent leur but avec une précision mortelle.

Il est bienveillant de ne pas se moquer de la perte de mémoire d'une personne âgée. Nous sommes tous tentés de le faire. Mais il est cruel de se débarrasser d'elle. Nourrir une personne avec une sonde, réduire en purée la nourriture, offrir des boissons avec des protéines ou regarder une bouche qui salive représentent des désagréments, mais ces signes apparents sont négligeables par rapport aux bienfaits apportés à une personne qui est respectée, soutenue et encadrée.

Le véritable confort pour une personne est de savoir que la forme que prend la fin de la vie ne définit pas sa valeur en tant que personne. La Bible affirme que nous sommes des créatures nobles depuis le début. Nous ne devenons pas « humain » lorsque nous sommes talentueux, productifs, beaux ou minces ou si nous avons du succès. Les marxistes considéraient avoir de la valeur seulement lorsqu'ils apportaient une contribution à l'humanité. Les chrétiens savent que leur valeur provient du fait d'être créés à l'image de Dieu – aimés, uniques, éternels. Les déficiences présentes sont les conséquences de la Chute et ne sont pas des indicateurs qui entraînent pour une personne, la fin du droit à la vie.

Ce qui vient d'être dit ne sous-estime pas les décisions de personnes qui souhaitent arrêter le combat pour la vie, lorsque les connaissances médicales suggèrent qu'aucun progrès n'est possible. Je respecte le droit d'une personne de refuser de prendre des médicaments pour éviter de faire partie d'une expérience médicale, lorsqu'il n'y a plus d'espoir d'obtenir des résultats. Pourtant, souvent le désir d'abandonner le combat provient de signes de négligence de la part de la famille, de voisins ou d'amis, car le malade a l'impression d'être une charge ou un embarras. Il peut naître alors un sentiment de sacrifice de soi-même.

Indépendance... autonomie...

Mais durant presque toute notre vie nous avons été un fardeau ; pas exclusivement cela mais néanmoins une vraie charge. Car personne n'est jamais entièrement indépendant. Nous ne nous sommes pas faits ni soutenus nous-mêmes, au moins pendant les vingt premières années de notre vie et même souvent après. L'indépendance est un genre d'autonomie, un désir d'être Dieu. Il s'agit d'une fiction car dans le monde réel nous vivons par la définition de quelqu'un d'autre dans un monde déjà créé.

Lorsqu'une parente d'un certain âge nous a récemment demandé : « quel est l'âge auquel les autres ne devraient plus dire ce que nous devons faire, quand faire de l'exercice, que manger et combien boire, la réponse a été : jamais ! » Dans le monde créé par Dieu, nos corps ont besoin de nourriture, de boissons et d'exercices et nos esprits ont besoin de stimulation. On nous dit que même au ciel nous mangerons avec un vrai corps. Nous ne serons jamais entièrement indépendants ou autonomes.

De ce fait, l'idée selon laquelle il est vertueux d'être indépendant, est erronée et, puis-je me permettre de le dire, même idolâtre. C'est la poursuite d'une vision qui ne deviendra jamais une réalité, un rêve sur le monde qui ne deviendra jamais réel. Nous sommes dépendants et il ne devrait pas être embarrassant de dépendre des parents, des enfants, des voisins, des services sociaux ou de toute autre personne davantage capable de nous entourer par des conseils et de l'aide, lorsque notre corps ou nos facultés mentales feront défaut et que cela sera devenu plus évident pour d'autres personnes.

Socialisme ou responsabilité sociale

Peut-être que certaines personnes se souviendront de mes considérations antérieures au sujet de la réalité de la société dans une perspective chrétienne. Parfois, toute allusion à la responsabilité sociale est perçue comme le commencement du socialisme. Mais il ne s'agit pas de cela. Ce sont deux choses totalement différentes. La responsabilité sociale provient de la reconnaissance que nous sommes des êtres sociaux, dépendants les uns des autres. Nous pouvons remplir nos engagements sociaux volontairement ou payer pour cela, afin que d'autres accomplissent les tâches, cela en payant des impôts, en louant des services ou de l'aide.

Cela n'est pas le socialisme qui favorise la redistribution forcée de richesses en recherchant la rédemption ou la libération par des modèles mathématiques destinés à faire disparaître les inégalités. Le socialisme redoute et refuse l'individualité alors que la responsabilité sociale affirme l'implication et le besoin de l'individu. Le socialisme magnifie le groupe ; la responsabilité sociale respecte l'individu comme un prochain. Seulement là où elle n'est pas pratiquée – et ne sommes-nous pas habiles pour trouver des excuses et protéger nos propres carrières dans l'individualisme – devons-nous avoir un système de distribution qui cherche à combler de vrais besoins dont personne ne s'occupe. Cela pourrait prendre la forme d'une discipline dans l'église pour demander la dîme pour les pauvres, ou une entité publique supervisant l'éducation et l'apprentissage des métiers, la santé publique et la contrainte de lois pour l'ordre.

Il est clair pour moi, que partout où l'on admire excessivement l'indépendance – pour nous-mêmes, nos enfants ou nos parents – nous justifions notre propre retrait d'une assistance responsable. En tant que société, nous poussons nos enfants à prendre beaucoup trop tôt des décisions d'adultes. De même pour les personnes âgées, nous tendons à nous retirer et nous nous plaignons lorsque nos parents deviennent plus dépendants de notre présence, de notre aide et de notre soutien continu.

Uddo Middelman
Président de la Fondation
« Francis A. Schaeffer Fondation »

N.B. Traduction d'un texte tiré du journal « Footnotes » (Volume 13, N° 2) édité par la Fondation Francis A. Schaeffer.